

Ce n'est qu'après avoir été solennellement fiancée à M. de Glenne, que Constance apprend qu'il est divorcé d'une première femme. Le père de Constance savait la circonstance, mais, n'étant nullement religieux, il n'avait pas cru que ce détail put influencer sa fille et avait omis de le lui dire.

Constance n'hésite pas un moment ; elle brise avec son fiancé renonçant ainsi non-seulement à un avenir brillant mais à la réalisation du rêve le plus cher et le plus doux de sa vie. Tout cela n'a pas été sans déchirements, sans luttes, sans angoisses. Ce sont ces pages qu'il faut lire pour les goûter comme elles le méritent.

Peu de temps après, son père meurt — elle était déjà orpheline de mère, — son état de fortune devenu très précaire va l'obliger à vendre le coin de terre qui avait jusque-là abrité sa vie, et à partir...

Raoul de Glenne au courant de sa pénible position, se présente de nouveau. Il tente un dernier effort. Mais il ne doit aboutir qu'à l'adieu terrible, éternel, et, Catinon, sa bonne fidèle, retrouvera longtemps après, notre héroïne, désespérée, "immobile et comme pétrifiée, sans autre pensée que celle-ci: Il s'éloigne, et c'est moi qui le veut."

Ne cherchons pas une autre solution possible. Il n'y en a pas. Constance Vidal, jusqu'à sa mort, vieillira, seule, "dans ces allées désertes où verdissent les mousses, où s'entassent, avec les feuilles mortes, d'année en année, le souvenir qui représente sa part de bonheur en ce monde."

On lira "Constance" avec charme parce qu'il intéresse, attache et fait penser. En un mot, ce roman a un air de vérité humaine, dans l'atmosphère de laquelle se meuvent des personnages qui faisant l'épreuve de la vie, agissent pensent et souffrent, profondément.

FRANÇOISE.

Il n'y a dans cette vie d'autre ambition raisonnable qu'une mort chrétienne.

Les revendications du Feminisme

On connaît le mot d'un brave général, qui se piquait de prouver victorieusement la supériorité de la force sur l'esprit: "C'est le sabre qui mène le monde." A quoi un plaisant répondit: "Et qui mène le sabre?"

Vous devinez où tend cette anecdote.

L'homme mène le monde, et il se démène assez pour que nul n'en ignore. Mais qui mène l'homme? La femme évidemment, et généralement sa femme. Elle le souffle, et il fait les gestes. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est un simple pantin dont elle tire les fils, pour ne pas être taxé d'exagération.

Certes, il se défend d'être l'instrument docile de sa tendre moitié ; il le prouve quelquefois en criant plus fort qu'elle, ou par d'autres raisons plus frappantes ; mais la vérité se fait jour dans les proverbes des nations, et il en est un qui doit se retrouver dans toutes les langues: "Ce que femme veut, Dieu le veut."

Virgile, faisant allusion au meurtre de Jules César, dit en vers immortels: "A sa mort, le soleil voila sa face lumineuse et les siècles impies craignirent une nuit éternelle". L'éclipse lui parut un signe manifeste de la colère des dieux, car, ajoute-t-il, "qui oserait accuser le soleil d'imposture?" "Quis audeat solem dicere falsum"?

Et qui oserait, dirai-je à mon tour, accuser l'histoire de mensonge? Or, elle atteste l'influence des femmes depuis les temps les plus reculés. Je regrette de ne pouvoir remonter au-delà de la création. Faute de documents, il faut bien que je commence par Eve. Vous savez ce qui advint au paradis terrestre. Adam, le premier et le plus soumis des maris, fit tout ce qu'elle voulut, même ce que Dieu ne voulait pas.

On ne remarque pas habituellement, si je ne me trompe, au quatrième chapitre de la Genèse, cette demi-ligne du verset 22: "Et la sœur de Tubal-Caïn était Nahamah." Nahamah signifie en hébreu la gracieuse, l'aimable, et c'est tout ce que nous savons d'elle. Mais quel rôle n'a-t-elle pas dû jouer autrefois pour être nommée à côté de son illustre frère Tubal-Caïn, le premier-grand industriel en bronze et en fer du monde naissant, parmi les plus illustres représentants de sa génération?

Et que ne faudrait-il pas dire de Miriam la chanteuse, sœur de Moïse, de Déborah la vaillante, de Ruth la douce Moabite, de Judith la patriote, d'Anne la prophétesse, des saintes femmes qui entouraient Jésus, de l'active Dorcas, de Lydie la riche et bienfaisante marchande de pourpre?

Si, de l'histoire sacrée nous passons à l'histoire profane, le même spectacle s'offre à nos regards. Voici Sémiramis, reine de Babylone, la reine de Saba, Zénobie reine de Palmyre, Aspasia amie de Périclès et des beaux-arts, la savante Hypathie d'Alexandrie, — et Jeanne Hachette, et Jeanne d'Arc, et Jeanne d'Albert, et Elizabeth d'Angleterre, et Marie Stuart, et mille autres que vos souvenirs ne manqueront pas d'évoquer.

Il serait donc excessif d'affirmer que les femmes n'avaient pas de droits dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les païens et chez les chrétiens. On les leur laissait tous prendre, quand elles le voulaient ou quand elles le pouvaient, et on subissait leur joug léger ou pesant.

L'homme s'en est vengé à sa manière. Étant barbu et bien musclé, mouton chez lui et lion dans la rue, il s'est dit: "Je ferai les lois sans avertir ma douce et chère compagne,